

Frank ANDRIAT



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Jean DEMAZY

1989

«C'est un jeune professeur de français à l'air fragile et cependant plein de ressources. Il a derrière lui une longue activité d'animation culturelle centrée autour de sa revue *Cyclope* qui a accueilli entre autres des textes de Thomas Owen, Jean Muno, Gaston Compère, Ghelderode, Ayguesparse, Nédélec... Derrière sa douceur, son affabilité, une volonté de fer et un grand sens de l'adaptation. Frank Andriat est un battant. Cet écrivain est aussi à l'aise devant une machine à calculer que devant une feuille blanche. Son domaine : les rues du bas-Schaerbeek, «le ghetto». Sourire toujours, gravité, un sens de l'humour que rien n'altère.»

Jacques CRICKILLON

(dans la revue *Magie Rouge*, 1985.)

Biographie

Né le 30 mars 1958 à Ixelles, Frank Andriat a fait ses études à l'Athénée Fernand Blum de Schaerbeek, Il y a lancé, en 1973, une revue littéraire, *Cyclope* qui a publié de nombreux textes d'auteurs belges et étrangers ; il a poursuivi ses activités d'animateur de revue à l'Université de Bruxelles où il a fait des études de philologie romane. *Cyclope* s'est transformé en maison d'édition et a publié des textes de Jean Muno, de Thomas Owen, d'Albert Ayguesparse, de Jacques Crickillon et d'autres écrivains de notre Communauté parmi lesquels André Miguel, JeanPierre Verheggen et Jacques-Gérard Linze. Parallèlement à ces activités, il a collaboré à de nombreuses revues littéraires dont *4 Millions 4*, *Marginales*, *Le journal des poètes*.

En 1980, il est devenu professeur de français à l'Athénée Fernand Blum où il enseigne encore aujourd'hui. Il passe le reste de son temps en Gaume où il écrit.

Frank Andriat est entré en littérature, en 1976, avec deux recueils de poèmes, *Oiseaux de sang* et *À la source du regard* qui ont été couronnés par l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises. Il s'est ensuite tourné vers le fantastique et a écrit plusieurs nouvelles et des romans policiers avec Smit le Bénédicte, alias Mythic. Dans les années qui ont suivi, il a publié des poèmes, des nouvelles, des récits avant de connaître un beau succès avec le *Journal de Jamila*, en 1986. Depuis lors, ses livres ont une diffusion plus large, tant auprès des adultes que des adolescents. Outre des romans et des recueils de nouvelles, il a traduit, seul et avec Pilar Zapico, des textes de l'espagnol, Il a aussi écrit un ouvrage sur la bande dessinée en collaboration avec Arnaud de la Croix et, avec ses élèves, un document sur Jean-Jacques Goldman.

Bibliographie

Romans :

- ***Juridiction zéro***, Jacques Glénat, Grenoble, 1980. Rééd. 1995, Mémor. En collaboration avec Mythic.
- ***Journal de Jamila***, Le Cri, Bruxelles, 1986.
- ***Mes copains m'appellent Flash***, Le Snark, 1992.
- ***Matilda***, Identités-Pré aux Sources, 1993.
- ***Au bout du monde***, Quorum, 1995.

Nouvelles, récits :

- ***Le charme rompu***, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1980. En collaboration avec Smit le Bénédicté. Prix du scénario du court métrage pour la jeunesse.
- ***Le chat***, récit, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1982.
- ***Lunettes fumées***, récits, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1983.
- ***Hirondelles***, nouvelles, Bernard Gilson, Pré aux Sources, Bruxelles, 1989.
- ***Deviens le soleil, la terre et l'oiseau***, récit, Pré aux Sources, 1991.
- ***Ce bal masqué***, nouvelle, Belgique Loisirs, 1992.
- ***Le songe de Marie***, récit, ALTESS, 1994. Illustrations d'Evelyne Crismer.

Poésie :

- ***Oiseaux de sang***, Cyclope, Bruxelles, 1976. Prix Georges Lockem.
- ***À la source du regard***, Cyclope, Bruxelles, 1976. Avec des photos de Marc Sweers. Préface de Thomas Owen.

- *Le front cassé*, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1976.
- *Tangente Tangente*, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1978.
- *Il n'y a pas de porte*, Vérités, Amay, 1979.
- *À refouler la mer*, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1980.
- *Ophélie orange*, Le Dé bleu, Chaillé-sous-les-Ormeaux, 1984.
- *Paysages de la petite enfance* suivi de *Bachir*, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1985. Prix Marcel Thiry.

Essais - Documents :

- *Les mondes non-mobiles de Smit le Bénédicté*, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1978.
- *Jean Muno, la fantaisie du désespoir*, Cyclope-Dem, Bruxelles, 1980. Prix Constant de Horion.
- *Pour lire la bande dessinée*, De Boeck-Duculot, 1992. En collaboration avec Arnaud de la Croix.
- *Jean-Jacques Goldman ; il change la vie*, collectif, Pré aux Sources, 1992.

Traductions :

- *Les Argentins*, Le Groupe du Roman, Court-St-Étienne, 1988 ; en collaboration avec Pilar Zapico.
- *Sud*, roman de Leonor Mercado, Duculot, 1989.
- *Quatorze visages de la poésie mexicaine*, Le Journal des Poètes, N° 3, Ottignies, 1989.
- *La tombe*, roman de José Augustin, Pré aux Sources, 1993

Texte et analyse

Une moyenne annuelle de 28 degrés au-dessus de zéro.

Acapulco. Trente-deux degrés à l'ombre. La plage de sable fin s'étend à perte de vue... J'aime me retrouver coincé entre des corps bronzés sentant l'ambre solaire. Belles femmes luisantes aux longs cheveux moirés. Je les enjambe, cherchant une place sur la plage blanche. La plupart ne remarquent même pas que je passe au-dessus d'elles ; le soleil les enveloppe dans sa gangue de rayons et les coupe du monde. Certaines ouvrent un oeil paresseux et m'observent un instant avant de replonger avec délices dans leur farniente. Petit bonhomme aux cheveux noirs, doivent-elles penser en ajoutant peut-être, qu'il est drôle !

Je ne suis pas installé depuis cinq minutes qu'il arrive. Je ne réussis pas à lui échapper. Je peux me placer n'importe où, je tombe sans cesse sur lui. On dirait qu'il me poursuit, qu'il s'amuse à m'agacer. C'est un petit gamin à la peau sombre, vêtu d'un bermuda trop grand pour lui et de fines sandalettes qui ont dû être claires. Il avance d'un pas sûr parmi les corps couchés et annonce fièrement : «Eskimos, Eskimos, délicieux Eskimos!». Sur son ventre se balance une grosse caisse de métal où, pêle-mêle, voisinent l'argent reçu et les bâtons de glace.

Chaque fois qu'il passe devant moi, le gosse me sourit largement et me demande avec une curiosité moqueuse: «Voulez-vous un Eskimo, señor?» Je refuse avec brusquerie et il éclate alors de rire. Les cascades de sa joie dévalent sur la plage endormie de soleil et éveillent, çà et là, quelques sourires narquois dans ma direction.

Les gens sont méchants. Il suffit que l'on soit différent d'eux pour qu'ils vous rejettent. Tous m'ont prévenu chez moi lorsque je leur ai fait part de mon désir de venir ici. «Tu n'y songes pas, m'a déclaré mon père, tu seras la risée de tout le monde, là-bas. Et puis, ce n'est pas tout: tu ne supporteras jamais le climat. Imagine-toi une moyenne annuelle de vingt-huit degrés au-dessus de zéro.» J'ai frissonné en m'entendant

rappeler cela : comment peut-il faire aussi chaud? Je l'avoue : j'ai eu peur, je me suis détourné pour que papa ne me voie pas et j'ai claqué des dents.

Mais, comme dit maman, lorsque j'ai une idée en tête, je ne l'ai pas ailleurs. Malgré leurs longs discours, malgré leurs remontrances, voire leurs menaces, je suis parti. «Ne vous inquiétez pas, ai-je lancé à tous ceux qui m'avaient accompagné au port et pleuraient à froides larmes, je reviens dans quinze jours!»

— Si tu ne fonds pas là-bas, mon cher fils! a sangloté ma pauvre mère.

Quelques heures de bateau, de longues heures d'avion. Arrivée sur Acapulco sous un soleil resplendissant. Lorsque l'appareil a atterri et que l'hôtesse a annoncé trente-trois degrés, je n'ai pas réagi tout de suite. J'ai même pensé : «Ce n'est que huit degrés de plus que chez nous.» Puis, d'un coup, j'ai eu des sueurs froides. Je me suis senti fondre, la prédiction de ma mère allait donc se réaliser. J'ai calculé très vite : trente-trois degrés au-dessus de zéro, c'est septante-quatre degrés de plus que la température qui régnait chez moi quand j'ai quitté le port. Le thermomètre marquait royalement moins quarante et un à l'ombre!

La peur m'avait tellement glacé le sang que j'ai reboutonné ma veste pour sortir de l'avion. Des passagers ont ri, m'ont montré du doigt. L'hôtesse, une splendide Mexicaine, avec un sourire qu'elle s'efforçait visiblement de ne pas élargir, m'a affirmé : «Vous n'aurez pas besoin de votre veste ici, señor.»

Je vous passe le choc éprouvé à la sortie du Boeing, mes luttes avec l'air conditionné de l'hôtel où je suis descendu : chaque matin, pour m'ennuyer, c'est sûr, la femme de chambre le poussait sur Hot/Caliente alors que moi, je le plaçais sur Cold/Frio. Mes premières promenades sur la plage ont été très pénibles : de peur d'un coup de froid inattendu, je n'osais me débarrasser de ma veste. Je suis à gros bouillons. Comme l'a prédit maman, j'ai fondu : huit kilos en quatre jours.

Maintenant, ça va mieux. Je me suis habitué. J'ai froid dans le dos quand je songe que, dans trois jours, je vais rentrer chez moi. Qu'est-ce que je vais cailler! J'ai envie de prolonger mon séjour; malgré le petit

marchand de glaces moqueur et quelques yeux railleurs, on m'aime bien, ici. Hier, ils ont publié ma photo dans les journaux. Première page, gros titres. Quand mes parents verront cela ! «Un Esquimau à Acapulco. Pôle Norde nous déclare : Votre climat est un peu sec, mais agréable.»

(*Nouvelles polaires*, pp. 37-39 ;
ouvrage collectif, Éditions du Centre d'Art d'Ixelles.)

1. Idée générale et structure.

Cette «nouvelle polaire» complète qui souffle le chaud et le froid comporte neuf paragraphes :

- a) Présentation du lieu du narrateur (par. 1)
- b) Intervention du gamin aux Eskimos (par. 2 et 3)
- c) Retour en arrière :
 - mise en garde par les parents du narrateur (par. 6)
 - arrivée à Acapulco et confirmation du danger (par. 7)
 - calvaire du jeune voyageur (par. 8)
- d) Retour à la situation d'énonciation et commentaire (par. 9).

2. Commentaire suivi.

Acapulco. C'est sur ce nom magique que s'ouvre le récit : celui d'une station balnéaire sur la côte mexicaine du Pacifique. Le lecteur qui la situe plus approximativement ne peut ignorer la chanson, dont l'exotisme se prolonge dans le jeu des voyelles et des consonnes qui s'entrechoquent comme des percussions.

Une phrase averbale annonce la température torride. Puis se présente la plage au sable tentateur, que l'on imagine déserte comme sur l'affiche alléchante d'une agence de voyage. Son immensité se prolonge dans les points de suspension... au bout desquels se manifeste le narrateur-actant qui apprécie humoristiquement déjà la réalité touristique : la consistance

des corps bronzés et leur senteur d'huile solaire. Paradoxalement, ce sont des adjectifs qui illuminent la scène tandis qu'il enjambe, à la recherche d'une place, les «belles femmes» superbement isolées dans leur aura.

Cette «plage blanche» ne serait-elle pas aussi la page blanche (1) qui offre par 32 degrés sa fraîcheur de glace à l'écrivain qui la couvre des signes noirs et moirés de l'écriture? L'enjambement évoque autant le poème que le récit qui s'écrit sous nos yeux.

Le voyeur, d'abord paresseusement ignoré, est à son tour entrevu des bronzeuses. Le commentaire amusé que leur prête le narrateur intrigue : que pourraient-elles trouver de si drôle à ce «petit bonhomme aux cheveux noirs», qui le différencie des Mexicains?

À peine sommes-nous installés avec lui (il nous prend à témoin aux paragraphes 4 et 8) que surgit un personnage d'abord imprécis (désigné par des «il») mais traquant le narrateur où qu'il aille se «coincer» : un gamin basané, vendeur d'Eskimos. Nous découvrirons progressivement la saveur ironique de ses propositions moqueuses et répétées, et le pourquoi de ses rires en cascade qui répondent aux refus offensés de sa victime, le désignant aux «sourires narquois» de ses voisins.

Se confirme alors le thème de la différence, cher à Frank Andriat, et de la solitude qu'elle engendre, attribuée à la méchanceté de ces gens-là. Au pronom «eux» qui les désigne s'oppose le «chez moi» nostalgique du voyageur désemparé. Il nous conte les circonstances de son départ, objet de la réprobation de ses parents-poules : il était prévenu, on rirait de lui...

Et l'on découvre que le problème, c'est celui de la chaleur, ainsi que l'énonce le titre de la nouvelle, **Une moyenne de 28 degrés au-dessus de zéro**, perspective qui a fait frissonner et claquer honteusement des dents – de peur ou de froid? – le jeune voyageur.

1. Telle apparaît la plage dans *Ripple-marks* de Jean Muno.

Après les avertissements du père, les prédictions menaçantes de la mère à son «cher fils» têtue : il pourrait bien fondre là-bas, comme fondent «en froides larmes» tous ceux qu'il s'efforce de rassurer au moment de quitter le port. Et pour cause ! Nous découvrons aussi que ce port aurait dû être gelé, comme auraient dû l'être les larmes des parents et amis, par moins 41 degrés. C'est ce que nous apprend le téméraire voyageur lorsqu'en débarquant du Boeing, il se méprend d'abord sur l'écart des températures, en entendant l'hôtesse, puis comprend enfin avec terreur qu'il ne fallait pas soustraire, mais additionner le nombre de degrés au-dessus et en dessous de zéro : conformément à la prophétie maternelle, il se liquéfie en «sueurs froides». Notre bonhomme devient alors un paradoxe vivant : c'est pour lutter contre cette peur qui le transit qu'il s'isole dans sa veste reboutonnée. Ainsi qu'un héros stendhalien, son habillement saugrenu le ridiculise aux yeux des autres passagers, mais surtout de la première femme affrontée sous ce climat infernal : «splendide Mexicaine», l'hôtesse elle-même.

C'est le début des persécutions du malheureux, saisi par le vertige de la relativité du chaud et du froid, d'abord de la part de la femme de chambre usant malignement du conditionnement d'air. À l'hôtel comme sur la plage, c'est «à gros bouillons» qu'il sue, accélérant le phénomène tant redouté : il perdra huit kilos en quatre jours.

Le commentaire final, qui nous ramène au présent de la narration («Maintenant, ça va mieux»), inverse humoristiquement la situation. Trop accoutumé sans doute à la chaleur et aux moqueries, cette fois, c'est la perspective du retour dans ses glaces qui lui donne «froid dans le dos». Son sang ne va-t-il pas «cailler» (comme du lait?) ainsi que le suggère l'expression familière par laquelle il s'exclame ?

Apparemment dépouillé de son accoutrement, il n'est pas entré dans le «néant affreux» du Persan de Montesquieu : s'il est tenté de prolonger son séjour en dépit de quelques railleries, c'est que non seulement l'Étranger se sent accepté – on l'aime bien – mais qu'il est devenu célèbre, au moins dans la presse locale : photo en première page, gros titres !

Ceux-ci nous révèlent enfin l'identité du petit bonhomme au nom-calembour (comme dans une bande dessinée) : Pôle Norde est un Esquimau pris aux pièges du langage, celui des expressions stéréotypées et paradoxales du chaud et du froid, et qui craint aussi de fondre comme les Eskimos, une fois sortis de leur caisse protectrice.

Après ce qu'a enduré l'homme du Nord, sa déclaration aux journalistes étonne par sa modération. On croirait entendre un de nos compatriotes («Votre climat est un peu sec») : comment peut-on aussi être Belge?

Choix de textes

À l'école, on nous fait boulotter comme des dingues. Ça n'arrête pas. Des pages, des pages, des bouquins à lire, des définitions à apprendre, des problèmes à résoudre. Je me demande si tout cela va nous servir un jour. Moi, l'école, c'est mon refuge, c'est l'endroit où je ne suis pas surveillée sans cesse, ma seule chance de quitter le milieu d'où je viens : c'est sans doute pour toutes ces raisons que je ne rouspète pas trop. Les autres élèves en ont vite marre. Ils disent que ça ne sert à rien d'étudier, que nous irons quand même au chômage. Quand je regarde autour de moi, quand j'observe la manière dont fonctionne la société actuelle, ça me semble vrai. Mais, même si l'on ne tient pas compte des problèmes extérieurs, je me demande franchement à quoi ça sert de nous bourrer le crâne comme le font les professeurs. D'une année à l'autre, on oublie tout tellement ce qu'on apprend semble abstrait, théorique, tellement ça va vite aussi. On a à peine vu une matière que l'on passe à une autre ; on n'a pas le temps d'assimiler ce qu'on a appris. Et puis, la vie n'est pas faite de matières ; il faudrait surtout qu'à l'école on nous apprenne à nous débrouiller. En français, on nous apprend tous les temps et tous les modes de la conjugaison mais on ne sait pas comment rédiger un curriculum vitae. Quand on lit les annonces d'emploi, c'est une des premières choses que l'on exige de nous. C'est quand même plus important que le subjonctif imparfait ! En anglais, même situation. C'est la deuxième année que j'en fais et je suis incapable de former des phrases. On ne nous apprend que les règles de grammaire. En cinquième, on n'en sait pas plus. Saïda qui a deux heures d'anglais par semaine depuis quatre ans m'a avoué qu'elle était incapable d'indiquer le chemin à quelqu'un si on le lui demandait. En revanche, elle peut réciter par coeur toutes les formes des verbes irréguliers.

À quoi ça sert l'école? Dans la vie, nous avons plein de problèmes; autour de nous, plein d'événements qu'on ne saisit pas se déroulent et, au cours de morale, on nous parle d'hygiène et du code de la route!

(Journal de Jamila, pp. 31-32.)

*Car l'attente est le symbole de mon nom
Je suis vivant
Invisiblement vivant
Seul*

*À qui posera ses yeux sur mon banc d'ombre
Grillagé
torturé par la pierre
seul
Personne ne tend jamais la main
aux fantômes*

(À la source du regard, p. 19.)

*Je parle souvent de toi à moi-même
et je m'étonne toujours*

*Incessamment
c'est ton image ou tes yeux
c'est ton mirage ou tes lèvres
tu berces tes phalanges
au rythme profond des marées
Incessamment*

*Et tu reviens toujours
écume fraîche innocente
ton oeil est vague verte
et ta main lame tremblante*

J'aime

Le soleil descend l'escalier de la mer

(Le front cassé, p. 35.)

Madame est une longue fille triste et les bateaux du port dont elle observe le tangage poussent sa peine le long des quais qui, le jour, sont saturés de cris. Madame, grande, noire, parle peu et les marins du port n'ont jamais pu saisir les mots qu'elle laisse fuir de l'entrouverture de ses lèvres. Madame n'est pas folle et, pourtant, beaucoup la croient simple. Son genre choque.

Hier, dans le café de Jules, elle a commandé une bière. En silence. Généralement, lorsqu'elle entre dans un bistrot, et le cas est assez fréquent, les clients se taisent et la regardent s'avancer vers le bar où tout s'est arrêté pour la laisser parler. Il ne faut pas croire qu'elle est bizarre, qu'elle articule mal, qu'encore elle bégaye, qu'elle a même un cheveu sur la langue, Madame ne zozote pas, elle s'exprime correctement dans le langage de tous et de chacun. Chez Jules, elle a commandé, elle a payé, elle a bu et elle est sortie.

Dehors, il pleuvait à verse mais aucun des habitués n'a eu le courage de présenter à Madame le secours de son parapluie. Baleines extra-souples, fermetures éclair. La pluie battante, elle, ne s'est pas gênée et, après cinquante mètres de marche, Madame a dû se réfugier sous un porche. Là, se trouvait déjà un chat.

Banal, comme tous les autres. Un chat sale, gris tacheté et sans allure qui a poussé un cri d'enfant étranglé quand Madame, malencontreusement, lui a enfoncé son talon aiguille dans la queue. Tous deux se cachaient de la pluie.

Très vite, malgré leur prise de contact orageuse, Madame et le chat s'attachèrent l'un à l'autre. Ensemble, sous le porche sombre, avec, devant les yeux un rideau de pluie folle, ils ont chacun pour soi apprécié la présence de l'autre. Madame, le chat. Le chat, Madame. Bref, quand la pluie a cessé, le chat a suivi Madame hors du porche et Madame n'a pas vu d'inconvénient à ce qu'il marche derrière elle.

Ils ont croisé quelques passants. Bien entendu, personne ne saluait personne mais tout le monde s'observait. Des couples, amoureux détrem্পés, s'avançant royalement au milieu du trottoir, forçaient Madame à frôler les murs et, chaque fois, sa jambe rencontrait les poils mouillés du chat qui, picotant son bas bleu, amenaient jusqu'au milieu de ses cuisses un chatouillement qui, certes, ne lui déplaisait pas.

(Le chat, pp. 3-4.)

Pourquoi je hurle, pourquoi je pleure et tous les gens qui me fixent, ils n'ont pas le droit, on va me conduire à l'hôpital et pourquoi, pourquoi n'ai-je pas eu, d'un coup, la force de rester debout and smile, a big smile with flowers, pourquoi je n'en peux plus, pourquoi? Dans ma tête, il y a tant de miracles et de tapis volants et des cavernes d'Ali Baba pour les déshérités et l'amour fou et tant de visages découverts, enfin, perdus à jamais, tant de silences. Dans ma tête, tant d'étoiles et des enfants qui sont heureux et qui rient vraiment de bon coeur. Et des enfants qui ont des parents et des jouets à eux et des enfants qui ont une enfance et des enfants qui peuvent être innocemment malhabiles et ne pas se faire réprimander, des enfants qui ont le droit de parler à quelqu'un d'autre qu'à leur nounours et qui ne souffrent pas tous les jours, des enfants qui ne doivent pas continuellement cultiver leur imagination en inventant les réponses magnifiques que disent les nounours et qu'ils sont obligés de croire pour un peu vivre, un tout petit peu. Dans ma tête, le bonheur et le rire de celle que j'aimerais et l'amour incroyable comme une vague et le ciel peut-être bleu et l'amour encore et la sirène de l'ambulance, les mains dures des hommes en blanc et la piqûre qui fait mal pour que Jacques n'ait plus mal et l'ambulance qui dépasse tout le monde et qui brûle les feux rouges et que regardent les petits et même qu'ils chantent pin-pon pour imiter le malheur.

(Lunettes fumées, p. 58.)

*L'écrivain n'a pas le droit
de fermer les yeux
Il se doit de voir clair
Il se doit de dire de crier
l'amour et la guerre*

*Je parle de Bachir
des douleurs et des haines de Bachir
Je vide mon colt
sur le peuple des mots
J'exile de ma vie les fourmis
Amarenta
Je suis témoin*

*L'écrivain a toujours un revolver
au poing*

(Bachir, p. 58.)

Doigté

Choisir de préférence un transport en commun, le métro ou un autobus, à l'heure de pointe. Se diriger vers l'endroit du véhicule où sont tassés le plus de gens, en général aux abords de la porte (cette place peut en outre être très utile en cas d'échec de l'opération). Prendre un air naturel, ne surtout pas avoir une attitude guindée. Chercher les individus les plus vulnérables : se méfier de ceux qui voyagent seuls, car ils ont moins de raisons d'être distraits. Les groupes sont des éléments intéressants, particulièrement ceux qui donnent l'impression de bien s'amuser : ces personnes-là sont loin de penser à leur sac. Ne pas viser un groupe ou un couple où il y a de la dispute dans l'air : c'est risquer de se faire prendre à partie avant de pouvoir réaliser quoi que ce soit. À conseiller aussi les mères accompagnées d'enfants, mieux, de bébés : elles n'ont d'yeux que pour leur progéniture.

Une fois la victime élue, passer aux actes avec le plus de calme possible. La tension, la précipitation perturbent : les éviter. Jeter quelques coups d'oeil autour de soi. Laisser tomber si un représentant de l'ordre est dans le véhicule et quitter celui-ci à l'arrêt qui suit. Si tout est pour le mieux (pas de flics, inattention générale, distraction continue de la victime), entamer les travaux d'approche : vérifier que le sac de l'individu visé soit facilement accessible, profiter d'un coup de frein du véhicule ou de quelque autre incident pour toucher la sacoche une première fois et pour voir comment la personne réagit. Se méfier, voire se retirer si elle presse tout à coup, dans un geste de défense, la main contre son bien, si son regard se remplit de soupçon. Dans le cas contraire, persévérer mais de plus en plus prudemment. S'assurer avant tout que le poids de la main tentant d'ouvrir le sac ne soit pas perçu : procéder donc avec lenteur et sans jamais appuyer ses mouvements. Attention au modèle du sac : consulter le chapitre de l'ouvrage consacré à ce propos. Une fois le sac ouvert suffisamment pour pouvoir y glisser la main, balader celle-ci avec beaucoup de circonspection à la recherche du portefeuille de la victime. C'est le moment le plus délicat de l'opération, celui où l'on se fait prendre «la main dans le sac». Pour mettre le maximum de chances de son côté, observer continuellement la personne que l'on déleste. Les doigts travaillent en bas, les yeux en haut.

Dès que le portefeuille a été déniché, s'arranger pour l'extraire du sac avec le moins de mouvements possible. L'affaire réussie, ne plus penser qu'à filer, descendre au prochain arrêt, sauf si c'est celui où la victime quitte le véhicule. Se tailler en douceur, comme si de rien n'était.

(Hirondelles)

Marie dort. Elle est couchée sur une natte de rêves dans sa petite maison de terre. Dehors, la nuit chante. Des serpentins de vent se faufilent sous le chapeau des arbres. Parfois, un cri de bête retentit dans les ruelles du village endormi. Dans le ciel, les étoiles jouent à cache-cache, se soufflent des secrets que seules les oreilles qui écoutent peuvent surprendre .

— *Il viendra, Il viendra, notre Sauveur ! Il descendra pour rencontrer les hommes face en face, se révélant à eux grâce à la femme qui L'accueillera au plus secret d'elle-même .*

Les étoiles parlent et Marie rêve. Elle n'est plus seule dans son sommeil. Sa nuit se peuple de Présence. Elle serre plus fermement son oreiller, car elle ne veut rien perdre du Souffle qui la pénètre. Des images s'animent sur l'écran blanc de ses paupières. Des petits points de toutes les couleurs s'agitent nerveusement et la font tressaillir. Ce n'est pas la première fois que cela lui arrive.

Tous les soirs, avant de se coucher, Marie prie, une partie d'elle-même élançée vers le ciel, l'autre enfoncée dans cette terre qu'elle chérit tendrement.

— *Seigneur, murmure-t-elle avec toute la ferveur de son âme, viens ! Tout mon être frémit pour Toi. O Seigneur, laisse-moi être le temple de Ta personne !*

Parfois, des larmes de joie glissent sur ses joues, les jours où elle sent qu'elle s'offre mieux et davantage. Elle n'a d'autre but dans l'existence que d'être la maison de Dieu, ce Dieu tendre et aimant qu'elle devine dans toutes les formes de la vie. Dans la poignée de terre qu'elle serre dans sa paume, dans l'odeur de poisson frit qui court dans le village au moment du repas, dans le tressaillement du vent qui creuse des chemins de patience sur les vêtements des hommes et des femmes, dans les éclats de rire et les cris de colère qui s'échappent des portes trop grandes ouvertes, dans le vol lumineux des libellules, dans les mots des enfants qui s'amuse à vivre. Dieu est dans le monde. Dieu est le Créateur du monde. Ici-bas et là-haut, Dieu intimement présent à la matière qu'Il fait vivre de l'intérieur.

(Le songe de Marie, pp. 7-9)

Plus ils s'enfoncent dans les arbres, plus l'atmosphère est enveloppante. Cris d'oiseaux qui creusent le silence. Bruissement des branches pleines de sève. Sous leurs pieds, le sol se casse en mille petits morceaux de bois et en feuilles froissées. Ils ont quitté le chemin, trouvent leur route

parmi les branches basses. Reinette le précède. Gazelle agile. Elle se faufile partout avec une rapidité et une souplesse qu'il lui envie. Malgré le panier du pique-nique qu'elle tient dans la main droite, elle n'éprouve aucune difficulté à avancer. Parfois, elle le distance. À lui, alors, de tenter de la rattraper en courant. Il brise le calme, les animaux se tassent de surprise. Elle l'attend quelques mètres plus loin et elle rit.

— C'est plus facile de marcher sur une grand-route, n'est-ce pas!

— Où sont tes sources? Encore loin?

Sa question l'amuse.

— Tu verras, ne sois pas impatient. Pour découvrir une source, il faut suivre les méandres qui conduisent à elle.

Reinette, devineresse. Reinette, imprégnée de nature. Il voudrait un chemin droit qui lui permette de se rapprocher, de lui reprendre la main pour sentir encore cette force qui émane d'elle et qui lui est inconnue.

— Nous arrivons, dit-elle. Là-bas, regarde, le petit ruisseau.

Il ne distingue rien. Du bois, des arbres, un sol couvert d'une broussaille envahissante. Elle montre un endroit de la main, à quelques mètres d'eux.

— Tu regardes trop loin! Ici!

Dans un repli du terrain, il voit enfin une fine cicatrice d'eau qui serpente.

— Ruisseau?

Il s'étonne. Elle rit.

— Et tu verras, la source est bien plus discrète encore.

Fifrelin d'eau qui glisse entre des cailloux foncés. Ils remontent la pente.

Lentement. Reinette se penche, pose la main par terre et l'onde passe entre ses doigts en minuscules étoiles de lumière. Elle est heureuse.

(Au bout du monde)

FRANK ANDRIAT LU PAR MARIE NICOLAI

Spécialement à propos d'une nouvelle inédite.

Un jeune poète déjà connu, déjà récompensé par des prix littéraires, quand il aborde vraiment la prose, on va à sa découverte avec intérêt et curiosité. J'avais lu de Frank Andriat, au cours de lectures de comité, une de ses nouvelles qui fut d'ailleurs publiée dans les Cahiers du groupe : une page et demie : **Mademoiselle**. Le mariage réussi du classique et du moderne ; l'art d'en dire long et même très long sur une courte distance et un néologisme réussit : «Mademoiselle alhommissait».

Une autre fois, dans le même comité de lecture, nouvelle nouvelle, vingt-cinq pages d'un texte serré au titre sans apprêt : **Jeannot**. Ma bonne impression s'accrut : Frank était un écrivain vrai ne se laissant pas distraire ou égarer par aucun diktat, maîtrisant sa propre démarche, ne craignant point les images salutaires et se défiant d'une avant-garde cérébrale quand elle se met à prendre nouveauté pour nécessité et remplace l'usage commun des mots par l'«autre manière» d'écrire. Ce **Jeannot** dont le titre ne sonnait ni aux yeux ni aux oreilles, on pouvait y voir, puisqu'il s'agissait d'un jeune garçon livré à l'assistance dans un pensionnat, une espèce d'autobiographie «arrangée». Banal ? Or, les nombreux livres qui «sortent» aujourd'hui nous le confirment : la banalité n'est-elle pas en fin de compte de sacrifier l'émotion au profit d'une recherche qui paralyse presque inévitablement la circulation même de l'écriture qui doit aller du coeur à la tête ?

Le «Jeannot» en question avec son unité de lieu, la pension du «Pré fleuri», brassait, pétrissait, triturait sur ses vingt-cinq pages l'âme et l'esprit d'un pauvre fils de mère célibataire. Hymne à l'amour filial, hymne pudique à la mère, on est touché par l'intensité des sensations perçues, on est touché et attendri, parce que le garçon malheureux qui frémit d'entre les pages reste vivant d'un bout à l'autre et que malgré ce que peuvent écrire les exégètes forcenés quand ils assurent qu'un texte compréhensible n'est pas de l'art, on s'en moque.

Frank Andriat restera lui-même. Le sujet de la souffrance d'un garçon sans père nanti d'une mère dont il ne comprend rien mais qu'il s'efforce de sublimer au niveau de camarades qui la prennent en dérision, dans vingt ans, Frank la traiterait avec la même simplicité d'expression, la même honnêteté dans le traitement du texte, la même profusion de petits détails accrocheurs, le même dédain pour l'effet facile. Comme Michel Joiret, par exemple, Frank Andriat a sa manière de tout dire, comme cela tombe, alors que l'écrit est retenu sous la haute surveillance du puriste :

En entrant, il a croisé Joseph dans le couloir. «Tu montes cinq minutes dans ma chambre?» Il n'a pas osé refuser. Les murs de la pièce sont couverts de posters : Madonna, les Rolling Stones, Michaël Jackson... Le lit est placé dans un coin près de la fenêtre. Un véritable cafarnaüm : des livres, des disques, des cahiers abandonnés par terre, des vêtements entassés sur le dossier d'une chaise, plusieurs paires de chaussures jetées pêle-mêle en dessous de la table qui lui sert de bureau. Les éducateurs lui demandent fréquemment de ranger son «bordel». Il obéit de temps en temps mais, après quelques heures, la pièce retrouve son état premier. Son désordre semble incurable.

Joseph s'assied sur le lit, pousse négligemment quelques revues éparpillées sur la couverture. Lui s'est installé sur le bord de la chaise de bureau. «Alors, ta mère, comment elle va? Ta mère célibataire.» Joseph ferme les yeux. En quoi sa mère peut-elle intéresser l'autre? Il regarde autour de lui; il repère un PLAY BOY à moitié caché sous le lit. Il est tiré de ses réflexions par une nouvelle question. Joseph veut savoir s'il se sent bien au «Pré Fleuri». Il répond par un haussement d'épaules. «Tu sais que tu commences à avoir de la moustache» remarque Joseph en tendant les doigts vers son visage. Le geste le trouble. Il a un léger mouvement de recul. «Je ne vais pas te manger, Jean! Comme tu es peureux!» Il ramène sa main vers lui, il y a de la colère dans son regard. Il se lève, ramasse le PLAY BOY, exhibe

la couverture. «Et à l'intérieur, c'est encore mieux. À ça tu ne dis pas non, hein?» Il feuillette lentement la revue. «Tu veux venir voir?» questionne-t-il en s'approchant. Il place le magazine sous les yeux de Jean et pose la main sur son épaule. Ses doigts esquissent une caresse. «Tiens, tu peux l'avoir. Je t'en fais cadeau.» «Merci, je n'en ai pas besoin. Je te le laisse, j'ai du boulot pour le lycée.» Joseph, les joues rouges, le regarde sortir sans un mot.

Depuis ces travaux, Frank Andriat, je le sais, a franchi de nouvelles étapes. Il a le temps. Il a pour lui tous ceux pour qui la littérature, la «normale» est un plaisir ininterrompu, une sauvegarde.

Marie Nicolai

Synthèse

En 1976, en parlant de Frank Andriat dans *Le Soir*, André Gascht notait qu'il avait *une écriture très moderne qui tire sa magie de ses images et qui manifeste une fraîcheur et une pureté de pensée très frappantes aujourd'hui*.

Près de vingt ans plus tard, il semble que celui qui est devenu l'auteur d'une trentaine de livres ait gardé le cap. Bien entendu, il a mûri et, au fil des ans, est passé de la poésie à la nouvelle et au roman.

Andriat s'intéresse à tout ce qui touche à l'écrit : du slogan publicitaire aux traités théoriques sur le langage. Pourtant, celui qui lisait énormément et qui consacrait une grande part de son temps à la critique littéraire est, aujourd'hui, plus sélectif et son oeuvre s'en ressent. Très variée au départ, elle a maintenant trouvé un ton. Poète, Andriat a évolué, de 1976 à 1985, d'un style touffu et imagé vers une langue plus simple et allusive. Prosateur, il a suivi un parcours très semblable : sa phrase s'est élaguée. La volubilité de *Lunettes fumées* a été remplacée par la clarté du *Journal de Jamila*, par la précision incisive des textes rassemblés dans *Hirondelles* et, plus récemment, par la langue légère, tout en nuances et en sensibilité de *L'enfant qui chante*, du *Songe de Marie* ou encore de son dernier roman, *Au bout du monde*. Dans chaque livre, on retrouve le plaisir de jouer avec les mots: Andriat aime, avec les moyens de la simplicité et souvent aussi avec ceux de l'humour, percer les mystères de l'écriture.

Cependant, si Frank Andriat est intéressé par le côté esthétique de l'écriture, ses livres, surtout depuis la parution du *Journal de Jamila*, sont profondément ancrés dans les réalités de notre époque : l'injustice, la problématique de l'immigration, les relations entre individus sont des thèmes récurrents dans son oeuvre. Cet intérêt pour l'autre trouve son origine dans un profond souci de l'humain qui anime l'auteur depuis son entrée en écriture. L'intimisme des premiers poèmes s'est élargi au

monde. Des préoccupations sociales et spirituelles inspirent les plus récents écrits d'Andriat et, qu'il aborde le thème de l'Annonciation dans *Le Songe de Marie* ou celui de la découverte de soi dans *Deviens le soleil, la terre et l'oiseau* ou dans *Au bout du monde*, c'est toujours au dialogue qu'il invite, à l'écoute de la vie, dans ses aspects les plus profonds et les plus indicibles.

Jean DEMAZY.